

Brèves littéraires

Brèves

Recensions

Numéro 80, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2010). Compte rendu de [Recensions]. *Brèves littéraires*, (80), 89–111.

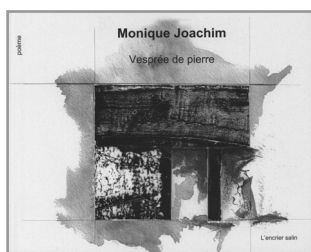
Début 2009, sinon à la fin de 2008, plusieurs membres de la Société littéraire de Laval ont publié des livres ou participé à des collectifs. Tous ces ouvrages (ceux recensés dans ces pages et ceux recensés dans le numéro 79 de la revue *Brèves littéraires*) ont été présentés lors d'un lancement collectif qui s'est déroulé à la Maison des arts de Laval. La soirée a été animée par Stéphanie Blais. Des extraits des œuvres ont été lus par José Acquelin et Carole Gaudreau, avec accompagnement musical par la pianiste Magalie Gosselin. Les textes ont été préparés par Danielle Shelton (DS), Patrick Coppens (PC), Francine Allard (FA) et François Tardif (FT).

Les membres de la SLL sont invités à faire parvenir leurs nouvelles publications à la Société, pour recension dans les prochains numéros de *Brèves littéraires*, quel que soit le genre et qu'il s'agisse de publications chez un éditeur ou à compte d'auteur, d'un collectif ou d'un périodique (revue).

Voici, par ordre alphabétique, la liste des auteurs membres de la SLL dont les œuvres sont recensées dans ce numéro.

- | | |
|--|-----|
| Acquelin, José. <i>L'infini est moins triste que l'éternité</i> ,
éditions Herbes rouges / poésie | 92 |
| Acquelin, José. <i>Dans l'œil de la luciole</i> , éditions d'Art le
Sabord, 2009 / poésie | 93 |
| Allard, Francine. <i>La couturière</i> , t. 2 « La vengeance de la
veuve noire », éditions Trois-Pistoles / roman | 103 |
| Allard, Francine. <i>J'ai tué Freud et il m'en veut encore</i> ,
éditions Marcel Broquet / roman | 109 |
| Arseneault-McGrath, Edna. <i>La fille de Molly</i> , éditions
Fides / roman | 101 |
| Beaulieu, Marie. Dans <i>Écris-moi un jardin. Haïkus de saison</i>
<i>au Jardin botanique Van den Henden</i> / haïku | 98 |
| Belleau, Janick. Dans <i>Sortir de l'ombre</i> , éditions L'arc-en-
ciel littéraire / nouvelle | 105 |
| D'Amour, Francine. <i>Pour de vrai, pour de faux</i> , éditions
Boréal / nouvelles | 102 |
| Descôteaux, Diane. « En stylophonie », in <i>Prix littéraires Naji</i>
<i>Naaman's 2009</i> , Maison Naaman pour la culture / poésie | 98 |
| Duff, Micheline. <i>Au bout de l'exil</i> , t.1 « La Grande illusion »,
éditions Québec Amérique / roman | 100 |

Forget, Danielle. <i>Passions bavardes</i> , éditions Marcel Broquet / essai	111
Guertin, Gisèle. Dans <i>Adrénaline</i> , éditions Vents d'Ouest / haïku	96
Joachim, Monique. <i>Vesprée de pierre</i> , éditions L'encrier salin / poésie illustrée	91
Laferrière, Claude. <i>Five Essays on U.S. National Security Law</i> , éditions Wilson & Lafleur / essai politique	110
Lange, Nancy R. « F comme... » dans <i>Mœbius 123</i> / nouvelle	108
Mainville, Diane. Dans <i>Le passeur 23</i> / poésie	108
Mathieu, Marie-Sœurlette. <i>Un pas vers la matrice</i> , éditions Grenier / roman	106
Minguez, Francine. Dans <i>Adrénaline</i> , éditions Vents d'Ouest / haïku	96
Ouellette, Fernand. <i>L'Abrupt</i> , t. I et II, éditions de l'Hexagone / poésie	94
Pelletier, Luce (coauteure). <i>Lundi matin... rêver de la mer</i> , Éditions du tanka francophone / tan-rega	99
Pelletier, Luce. Dans <i>Adrénaline</i> , éditions Vents d'Ouest / haïku	96
Provencher, Roland. Dans <i>Le passeur 23</i> / récit	108
Robert, Diane. Dans <i>Le passeur 23</i> / slam	108
Robert, Élizabéth (traductrice littéraire). Dwayne Morgan. <i>Le Making Of d'un Homme / The Making Of a Man</i> , coédition maelstrÖm reEvolutaion et Adage / spoken word	97
Roy, Réjean. <i>Amère liberté</i> , Éditions de l'étoile de mer / roman	104
Roy, Réjean. Dans <i>Sortir de l'ombre</i> , éditions L'arc-en-ciel littéraire / nouvelles et récits	105
Shelton, Danielle. Dans <i>Adrénaline</i> , éditions Vents d'Ouest / haïku	96
Tardif, François. <i>Klara et Lucas</i> , t. 1 « Face à face avec l'au-delà ! », t. 2 « Sous les griffes des fantômes », éditions Parfum d'encre junior / romans pour la jeunesse	107



MONIQUE JOACHIM

Vesprée de pierre
éditions L'encrier salin
2009, non paginé /
poésie illustrée

DS

Monique Joachim nous fait le cadeau cette année d'un fort beau livre de poésie, magnifiquement enrichi des gravures, collages et aquarelles, tout en tons de gris, de Catherine Chaumont. La maison d'édition L'encrier salin, de Saint-Armand, privilégie le jumelage d'un poète avec un artiste en art visuel. « Chaque projet d'édition, rapporte l'éditeur, constitue une aventure intellectuelle dont l'aboutissement est un objet artisanal unique ».

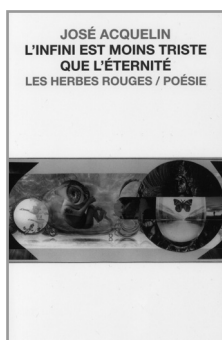
Mais la première aventure est ici celle de la poète elle-même, qui, pendant dix ans, a sillonné la France sur les traces des pierres parfois millénaires des abbayes. Une expérience bouleversante qui lui a permis de métamorphoser en amie une ennemie redoutable, la solitude. Une destinée, peut-être, quand on porte un prénom dont la racine, *monos*, signifie « un seul », au sens de fidélité. La pierre est fidèle, mais aussi sage, noble et muette. Elle entend les confidences sans jamais vendre les secrets entendus.

Vesprée de pierre est plus qu'« un hommage à la solitude », c'est un « pacte inviolable » entre « la pierre » et la poète pèlerine. Un long poème fascinant.

*mon salut est là à quelques toises de moi
le portail est fermé
n'ouvrant qu'à l'envolée de la brume
lorsque le jour se fait mage
[...]
il est cette heure de ma vie
où j'accepte les bras invitants
d'une voûte en chasuble de lierre
à cœur perdu dans une étreinte de pierre
[...]
prodige
les larmiers de l'abbaye
déversent sur moi
aux confins des horizons
mes marées intimes
sans patrie*

JOSÉ ACQUELIN

L'infini est moins triste que l'éternité
éditions Herbes rouges
2009, 120 p. / poésie



Avec *L'infini est moins triste que l'éternité*, José Acquelin livre le second volet de sa trilogie *Critique de l'horizon pur*, commencée avec *L'absolu est un dé rond*.

PC

L'infini, l'éternité et autres formes brèves

Pratiquer la poésie de la critique, surtout quand « le critique est un enquêteur et un amant » (Tsvétaïeva, Marina. *Le poète et la critique*), voilà peut-être une des façons d'aborder les derniers livres de José Acquelin.

Curieusement, cette œuvre invite à réfléchir aux petites formes, celles dont la lumière intense et brève donne raison à Héraclite qui affirme que « la foudre pilote l'univers », et en particulier à l'aphorisme qui court-circuite la pensée après l'avoir mise sous tension. Car José Acquelin, en digne descendant de La Rochefoucauld, de José Bergamin et de quelques autres spécialistes des intermittences de la vérité qu'il semble commenter (« ainsi va le leurre de la lucidité »), incruste sa poésie de maximes en forme de définitions.

Réconcilier philosophie et poésie n'est pas une mince affaire : c'est pourtant ce à quoi se risque le poète dans une série de trois recueils dont deux sont déjà parus. Hors de tout système avec pour champ celui qui s'étend de l'intuition à l'observation, le poète balise sa trajectoire d'aphorismes, de paradoxes nuancés, de syllogismes philosophiques, de pensées réversibles ou symétriques (« les choses de la nature prouvent la nature des choses »), d'énoncés en équilibre et de quelques cabrioles (« expirer c'est quitter le pire / pour mieux être inspiré »). La moisson est abondante : de « la plus vaste tendresse / vient de la plus grande tristesse » à « il est souvent donné beaucoup / pour le peu que nous faisons / pour le feu que nous volons / pour le jeu que nous voulons ».

Parfois envié parce qu'il a la beauté des bienveillants, la générosité des aimables et qu'il est fringant dans son œuvre et dans la vie, José Acquelin va son chemin vivant, modestement glorieux de muses, de museaux et de mûres avec un instinct sûr pour l'harmonie.

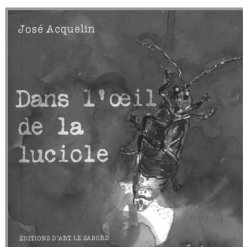
Doté d'une douceur exemplaire, sans aucune mièvrerie, puisque que celui qui « [dénie] l'horreur exclut le sublime », l'auteur se voit en « chatoyant exclu », en « animal décalé ». Est-ce une des raisons pour lesquelles il conseille au lecteur

« apatride-toi », « démoise-toi » et affirme « [revendiquer] la mort du je ». Cette détermination rejoint celle de Dany Laferrière dans *L'Énigme du retour*. Le romancier y affirme que « dès la première phrase écrite on fait face à un archer sans visage qui vise d'abord l'ego ».

Et pourtant le retour au pays de l'enfance occitane de José Acquelin témoigne d'une parfaite harmonie avec un passé personnel qui n'a pas besoin d'être mythifié, avec une identité heureuse. Le poète, ici et ailleurs, se consacre alors à ces « instants qui nous éternisent » et n'est pas loin de dire avec Jacques de Coulon que « la poésie est rappel d'un paradis perdu ».

Le paradoxe pratiqué par José Acquelin n'est pas l'affirmation virtuose mais stérile d'une chose et son contraire ; elle signale une hésitation devant une évidence qui aveugle. Le fragment même intégré à un ensemble poétique exige un tremblement du sens et c'est ainsi que l'on revient à la réflexion sur les formes brèves.

Ces quelques pistes et indices aboutissent à choisir entre la définition de Jules Renard : « Le style, c'est l'oubli de tous les styles » et le conseil de Nietzsche qui réclamait que « l'on [donne] du style à son caractère ». Et si José Acquelin avait été capable de concilier ces deux exigences en révélant qui lui avait « donné un visa pour le sublime » ?



PC

JOSÉ ACQUELIN

Dans l'œil de la luciole

« collection² »

éditions d'Art le Sabord

2009, 60 p. / poésie

Il était tout indiqué que José Acquelin, qui s'est récemment décrit « en animal décalé », publie un *Bestiaire*.

Nul besoin d'être misanthrope pour aimer les animaux, même si un pisse-vinaigre¹ a affirmé qu'il aimait les bêtes depuis qu'il avait appris à connaître (à ses dépens, semble-t-il) les hommes. Un peu plus nuancé, José Acquelin affirme, en exergue, qu'« il y a des fois où la bêtise humaine / ne peut être rachetée / que par l'humanisme des animaux ». Ce qui fait dire aux rats (p. 24) : « nous survivrons aux hommes / c'est tout dire

¹ Propos attribué à Paul Léautaud

/ sans rire ». On savait déjà que l'homme était un loup pour l'homme (selon A. D'Aubigné), maintenant, l'homme serait-il devenu un rat pour l'homme ?

Cette petite collection a été bien décrite par l'éditeur Denis Charland : « le format du livre (120 x 120 mm) est proportionnel aux textes du bestiaire. Il a cette convivialité qui le rend léger, intime et polyvalent ». Et le présent recueil est efficacement illustré par Guillaume Massicotte qui pratique, avec un art sobre et vif, le dessin d'observation.

José Acquelin met son point d'honneur à nous faire voir sous un jour favorable, à nous montrer l'utilité d'animaux mal aimés tels que les prédateurs et les charognards (hyène, balbuzard, tigre blanc, etc.). Toujours à l'aise dans les formes brèves, il combine poésie et sensibilité – comme par exemple, dans le subtil « paroles d'étoile de mer » : « je ne suis pas absente au ciel / je suis derrière son miroir ». Sa pédagogie souriante se marie à son humour de moraliste et à la conscience écologique qu'il manifeste d'un livre à l'autre.

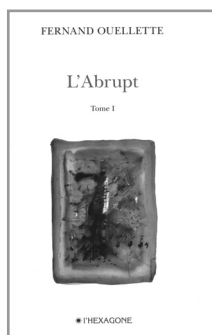
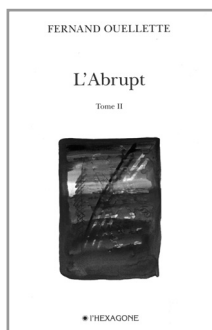
C'est maintenant au lecteur d'arbitrer entre Boileau qui écrit que « l'homme est le plus sot animal » et R. de Gourmont, plus flatteur, qui voit dans l'homme un « animal arrivé ». Arrivé à quoi ?

FERNAND OUELLETTE

L'Abrupt

éditions de L'Hexagone

2009, 205 p. (t. I), 207 p. (t. II) / poésie



DS

Fernand Ouellette a fait paraître à L'Hexagone deux nouveaux recueils constitués de 325 poèmes écrits, pour la plupart, entre l'été 2007 et le printemps 2008. Regroupés sous les titres « Face au massif » et « Graver », ils constituent les deux tomes du cycle intitulé *L'Abrupt*, un mot emprunté à André Gide :

« l'audace la plus belle est celle de la fin de la vie [...] dans quelques [...] artistes dont l'œuvre s'achève en falaise et qui présentent au futur la plus abrupte face » de leur quête.

Un style abrupt est rompu, sans liaison. Ce n'est pas ce sens que l'on retient à la lecture de ces poèmes, pas plus que celui qui renvoie aux choses qui arrivent soudainement, sans qu'on y soit préparé. Comme l'a fait remarquer Josée Blanchette dans *Le Devoir*, dans la « dentelle sensible » et « juste » de Fernand Ouellette, il « est question de l'amour, de la vie qui nous traverse, du déclin et de la mort ». Un continuum lucide, dans la logique de ce que le poète avait déjà révélé sur sa spiritualité universaliste : « La contemplation est un acte de solitude. L'homme est seul avec son regard, comme il est seul avec son âme. »

Fernand Ouellette considère le cycle de *L'Abrupt* comme son ouvrage « le plus accompli », un « concentré » de son langage, enrichi par « un renouvellement de la constellation de [s]es mots ».

Quand la vieillesse arrive, confie le poète né en 1930, on est face à « la portion la plus abrupte » de sa vie. On se doit de tenter l'escalade pour atteindre le sommet d'où l'on voit l'horizon, le large véritable, la mer peut-être, le matin sûrement.

*S'en tient, tout poème,
À l'Accueil des rivages,
Aux abords du cœur.
À la disposition
Des attentifs.*

*En suspens.
Prêt pour l'apothéose
Et l'alliance.
Comme une pierre polie par la mer
Attend la main.* (extrait de « Attentifs », tome I, p. 39)

*Des emportements de soleil
Exaltent le lieu
Des alpages, haut
Dans les parages des faîtes.
Refuge où l'esprit
Peut encore survivre
Et filtrer les sons
Que propagent le prodige,
Le mémorable.* (extrait de « Alpages », tome II, p. 13)

GISÈLE GUERTIN
FRANCINE MINGUEZ
LUCE PELLETIER
DANIELLE SHELTON

Hélène Leclerc et André Duhaime, dir.
Adrénaline
éditions Vents d'Ouest
collection « ado haïkus »
2009, 110 p. / haïku



FA

Parler de sport en haïku aux lecteurs adolescents est une idée fort originale. On parcourt *Adrénaline*, publié chez Vents d'Ouest, en ayant une pensée pour Jacques Prévert et ses courts textes rafraîchissants. André Duhaime et Hélène Leclerc ont rassemblé ces petits poèmes savoureux et relaxants, libérés des règles classiques du genre, mais conservant une saveur nipponne. Quatre membres de la SLL ont collaboré, avec plusieurs autres auteurs, à cet heureux maelström de rires et de réflexion¹.

*sa casquette des Alouettes
il ne la quitte
que pour aller dormir*

Gisèle Guertin
(p. 66 a)

*tous ces chemins à cheval
passerelles d'eau claire
et clapotis des sabots*

Francine Minguez
(p. 51 a)

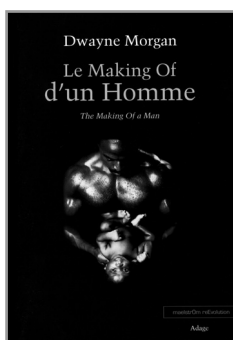
*les joueurs se toisent
en silence, la moutarde
coule de mon hot-dog*

Luce Pelletier
(p. 11 c)

*ping et pong ping pong
pingpongpingpongpingpong
zoup... un à zéro*

Danielle Shelton
(p. 60 a)

¹ Rappelons que dans son numéro 78, *Brèves* avait souligné la sortie du premier tome de cette collection, autour d'un autre thème proche des ados : l'informatique. Cinq de nos membres y participaient.



ÉLIZABETH ROBERT

Dwayne Morgan
(trad. par Élisabeth Robert)
Le Makink Of d'un Homme /
The Making Of a Man
maelstrÖm reEvolution et Adage
2009, 92 p. / Spoken Word

FA

Le Making Of d'un Homme constitue la première publication en français des textes de l'artiste torontois de *Spoken Word*, Dwayne Morgan. Les morceaux choisis de cette anthologie bilingue ont été traduits par Élisabeth Robert. Il s'agit d'une coédition Adage (membre corporatif de la SLL) et Maelström, éditeur à Bruxelles. Une équipe qui a eu du flair en publiant et exportant ce genre littéraire parfois qualifié de poésie récitative, particulièrement prisé des anglophones.

En couverture, la photographie de Montano St.Jules est remarquable : un Noir très musclé tient entre ses mains un bébé nu. Comme le recommencement de la vie. La roue qui tourne. Le présent et l'avenir.

La lecture en miroir des textes originaux et de la traduction confirme que la poésie anglophone traite davantage du quotidien, des petits détails et des sentiments réalistes. En somme, une poésie directe d'autant plus difficile à traduire, en dépit des apparences, qu'elle est écrite pour être dite, avant même d'être lue. Les textes s'insinuent dans la rare intimité de l'homme, celui qui pleure, souffre et se penche sur la vie. Certains poèmes pénètrent la douleur d'être mâle dans ce monde où tout est factice. « La liberté / appartient à ceux / qui peuvent se la payer » (p. 15) exprime l'essence même de la réflexion proposée par l'Afro-Canadien Dwayne Morgan.

*Je n'ai pas le luxe de ceux
qui écrivent de la prose ou de la poésie
à propos de la nature et des objets qu'ils voient :
des odes aux arbres, des odes aux fleurs.*

*Moi, je suis trop occupé
à écrire pour ceux
qui perdent encore le sommeil
lorsque les rues sont silencieuses la nuit,
ou pour ces autres qui s'endorment
au chant des sirènes de police.
J'écris pour ceux
qui ont besoin de choses auxquelles s'attacher.*

(p. 17)

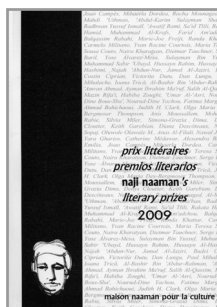
DIANE DESCÔTEAUX

« En stylophonie... »,
dans *Prix littéraires Naji Naaman's 2009*
Maison Naaman pour la culture
2009, p. 41 à 46, 294 p. / poésie

Diane Descôteaux a obtenu en 2009 un Prix d'honneur dans le cadre du concours international Naji Naaman, qui récompense des œuvres littéraires au contenu et au style « émancipés », qui visent à revivifier et à développer les valeurs humaines. Dix de ses poèmes, extrait de la suite « En stylophonie... », se retrouvent dans le collectif des lauréats publié au Liban. En provenance de nombreux pays, les textes sont présentés dans leur langue originale. Fidèle à elle-même, Diane ose les vers rimés (p. 46).

Envoi (une ballade)

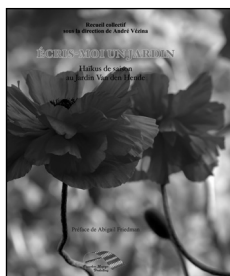
*Amis! même en la sépulture
Où l'on se croit hors de danger.
Des vers, on devient la pâture,
Puisqu'il leur faut boire et manger...*



DS

MARIE BEAULIEU

André Vézina (dir.)
Écris-moi un jardin – Haïkus de saison
au Jardin Van den Henden
Couverture magique productions
2009 / haïku



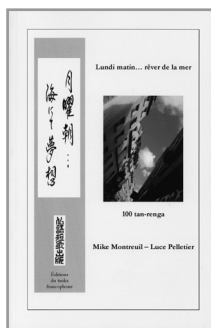
DS

Les dix-sept auteurs principaux du collectif de la Société des Amis du Jardin Van den Henden de Québec ont composé le jury d'un concours international de haïku. Marie Beaulieu est parmi les trois lauréats. Son haïku a paru dans ce beau recueil – hélas ! épuisé – qui marque les trente ans de l'association (p. 23).

*assise sous le saule
au cœur du temps silencieux
la vie dans mon ventre*

Dix-sept syllabes en trois vers qui, pour reprendre les mots de Dominique Chipot, cherchent « à surprendre le lecteur, comme lui-même [le haïkiste] l'a été, à éveiller ses sens, à l'émouvoir. »

Le haïku, comme le fait observer Philippe Costa, « est le poème de la capture de l'éphémère, de l'observation attentive des petites choses fugaces ».



LUCE PELLETIER

Mike Montreuil et Luce Pelletier
préface de Maxianne Berger
Lundi matin... rêver de la mer
Éditions du tanka francophone
2009, 66 p. / tan-rega

DS

Luce Pelletier s'est associée à Mike Montreuil pour écrire un recueil de cent *tan-rega*, une forme de poésie d'origine nipponne qui date, selon la préfacière Maxiane Berger, du 8^e siècle. Une nonne bouddhiste anonyme avait écrit un premier verset (appelé *maeku*), et le maître Otomo no Yakamochi lui avait répondu avec un *tsukeku*, c'est-à-dire un verset final créant un effet de surprise. Le sens de la réponse peut être rapproché (elle est alors qualifiée de *shinku*) ou éloigné (on la nomme dans ce cas *soku*). L'ambiguïté est une caractéristique recherchée. Le *haïjin* qui livre une réponse introduit le premier verset du *tan-rega* suivant, sans lien entre eux, contrairement au genre *renku*. Donc, chaque *tan-rega* est indépendant. Mais attention, chaque ajout est un défi de faire mieux.

Voici deux *tan-rega* extraits de *Lundi matin... rêver de la mer*, paru aux Éditions du tanka francophone, dont l'éditeur est Patrick Simon, un membre de la SLL.

le vert de juillet –
cette ville de béton
que je connais...

perdue dans le vieux quartier
cherche la fontaine

courbe du rivage –
le pluvier y cherche un ver
moi, plusieurs...

les achigans se moquent
de mes efforts

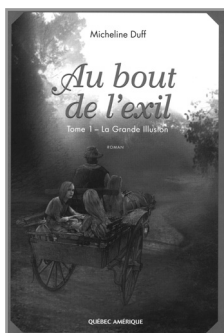
MICHELINE DUFF

Au bout de l'exil

t. 1 « La Grande illusion »

éditions Québec Amérique

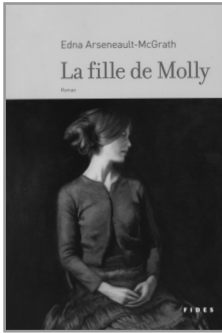
2009, 313 p. / roman



DS

Micheline Duff a fait paraître chez Québec Amérique le premier tome d'une nouvelle saga, *Au bout de l'exil*. On se souviendra de sa trilogie *D'un silence à l'autre*, parue aux éditions JCL (*Brèves* 78). Le sujet traité cette fois-ci n'est pas sans rappeler la série de télévision *Les tisserands du pouvoir*. Et aussi un classique québécois, cité par madame Duff elle-même, *Jeanne la fileuse*, roman de Honoré Beaugrand écrit en 1878, voire même un chapitre de *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon. En effet, l'auteure nous transporte en 1880, une époque où nombre de Canadiens français s'expatrient en Nouvelle-Angleterre dans l'espoir souvent illusoire d'amasser une petite fortune en travaillant dans les filatures ou autres fabriques, avant de regagner le Québec pour y vivre des jours plus heureux. Bien que la citoyenneté américaine leur soit offerte, la pression de l'Église catholique et les racines fortes font que ces nouveaux arrivants ne renoncent pas facilement à leur patrie et à leur langue. La majorité de cette main-d'œuvre bon marché et facilement exploitable n'a donc pas l'intention d'immigrer, ce que les autorités politiques n'apprécient guère : l'argent gagné est amassé dans des bas de laine plutôt que dépensé dans les commerces locaux. Quant aux travailleurs américains, ils rendent les Canadiens responsables de leur difficulté à améliorer leurs propres conditions de travail, notamment par la syndicalisation.

Si le contexte sociopolitique est esquissé par l'auteure, l'intrigue sentimentale demeure le point fort de ce roman, pour le plaisir des fans de ce genre littéraire. On s'apitoie sur le sort des fillettes trimbalées et mal aimées par un père aussi irresponsable qu'avide et ivrogne, et on assiste avec soulagement à l'amélioration progressive du sort des trois sœurs, tout en craignant les rebondissements de la suite annoncée. La famille a la chance de rencontrer sur sa route de bons Samaritains : un médecin et une fermière, un couple d'ouvriers et un curé (le seul vrai personnage historique : en 1868, le père Garin a ouvert la première cure francophone de Lowell, au Massachusetts). Il y a en contrepartie quantité de personnages vils : de jeunes hommes violents, aussi bien américains que canadiens, une tante acariâtre et des patrons obsédés par le rendement industriel à tout prix. Au terme de la lecture, on se demande, à l'instar de la Margot de cette saga, en quoi le travail en usine était-il à l'époque, et est-il de nos jours, plus valorisant et moins dur que celui de la terre ?



La fille de Molly

éditions Fides

2009, 491 p. / roman

FA

Edna Arsenault-McGrath a publié chez Fides un nouveau roman : *La fille de Molly*. L'auteure acadienne transporte ses lecteurs et lectrices dans l'Irlande du milieu du 20^e siècle, pour ramener son héroïne au Québec, sa propre terre d'adoption. Roman d'une époque pas si lointaine, les sentiments et les valeurs exprimés ne sont pas sans rappeler l'effervescence du Québec des années cinquante. Les personnages ont du caractère et possèdent les qualités nécessaires pour traverser d'étonnantes épreuves. Les dialogues sont rapides et efficaces. L'atmosphère est réaliste.

Tara reçoit chez sa Mamie irlandaise une éducation de jeune fille rangée, mais la réputation de truand de son frère et le libertinage de sa mère l'empêchent d'exercer sereinement son métier d'infirmière. Au Québec, les épreuves ne cessent pas pour la fille de Molly, comme si le sort s'acharnait contre elle. À bien y penser, cela avait commencé avant même sa naissance.

D'un gringalet insouciant, l'armée avait transformé Michael en un solide gaillard, plus calme, sûr de lui, un homme qui n'avait peur de rien... mais qui aimait toujours se rincer la lnette. Amoureux fou de Molly, il était très heureux de la venue de son enfant. / [...]

Molly était certaine que Michael se trouverait sans difficulté un emploi à Navan. Après tout, il avait été soldat. L'usine de tapis, Navan Carpets, établie en 1938 près de la rivière Blackwater par la famille McClean d'Écosse, était en pleine expansion. [...] Les tapis étaient transportés par une flotte de camions.

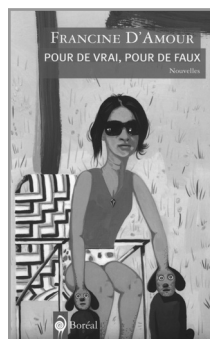
– Ils ont besoin de bons chauffeurs, tu pourrais aller voir.
(p. 40 et 41)

Le jour même, Michael se présenta à l'usine et fut engagé sur-le-champ. Tout allait pour le mieux, sauf qu'au retour du travail, il faisait toujours un arrêt au pub. Deux ou trois bières plus tard, il retournait chez lui. Molly s'inquiétait. Il lui jurait que la boisson n'était pas un problème, « alors pourquoi se mettre martel en tête ? » (p. 43).

Après bien des drames, exilée sur une terre vierge, la belle Tara à la chevelure rousse trouvera, à l'instar des héroïnes romanesques du genre, le courage de se délester du poids d'une famille dysfonctionnelle, pour bâtir un bonheur mérité.

FRANCINE D'AMOUR

Pour de vrai, pour de faux
éditions du Boréal
2009, 183 p. / nouvelles



DS

Démêler le vrai du faux, reconnaître Francine D'Amour elle-même par de petits indices d'appropriations de son vécu, parsemés dans les récits... ou du moins s'en persuader, puis ne plus en être aussi certain... Le recueil nous prend dans le filet d'un jeu de piste habilement mis en scène à partir de quelques fils torsadés. Certains héros se doublent, voire se triplent : l'un d'eux, qui appartient à l'histoire personnelle de l'auteure, a dans le passé inspiré son écriture, et est ici remis à contribution dans un nouveau rôle de composition. Mais comme le doute est sciemment cultivé, en parler commande le conditionnel. Ainsi, le Jérémie à la chemise de bûcheron de la nouvelle « Le bouchon » aurait été fécondé dans une classe de littérature du cégep Montmorency alors juvénile. À moins que ce ne soit le contraire...

Faux. J'ai tout faux ! Je m'égare. Je ne me souviens pas du tout du prénom de l'élève en question, qui portait sans doute une camisole. Je fabule en m'inspirant de mon personnage, alors que ce préambule a justement pour but, si tant est que faire se peut, de démêler le réel de la fiction.

(p. 11 et 12)

Même tour de passe-passe avec les « Chats des Mille-Îles », texte dans lequel une nouvelle déjà parue est évoquée, *Écrire comme un chat*¹. L'animal s'empare « de la plume de sa maîtresse pour discourir sur son propre personnage, sur son auteure et sur la littérature en général » (p. 45). Dans *Pour de vrai, pour de faux*, le manège est imité par Lola, la chatte prisonnière du condo de l'écrivaine (p. 63).

L'héroïque Jonas [un gros matou jaune] est, lui aussi, devenu un personnage. Très secondaire cependant. Dans Le Retour d'Afrique², il rôde aux abords d'une petite maison déglinguée [la maison des chattes du roman Les dimanches sont mortels³] située en face d'une rivière parsemée d'îles...

(p. 50)

On le voit par ces exemples, sans se renier, l'auteure va loin dans ses révélations des ramifications du travail d'écriture de son univers romanesque.

¹ Titre donné à un recueil de nouvelles paru au Boréal, en 1994

² Boréal 2004

³ Guérin, 1987 (première édition)



FRANCINE ALLARD

La couturière

t. 2 « La vengeance de la veuve noire »
éditions Trois-Pistoles
2009, 423 p. / roman

DS

L'auteure poursuit sa saga dont les héroïnes sont deux femmes aux destins qui s'entrecroisent : Émilia, la couturière du titre, et Donatienne, sage-femme, herboriste et fille-mère, la veuve noire du sous-titre.

Dans ce tome 2, on retrouve cette dernière emprisonnée à Kingston, pour avoir fabriqué et vendu du calvados, en contravention de la loi de l'époque (1937). Dans « l'aile des Girls » (surnom donné par les geôliers à la section réservée aux femmes), elle est assignée à l'atelier de couture. Sans doute, l'auteure a-t-elle voulu créer un lien avec Émilia, la couturière de la saga – clin-d'œil astucieux. Ses compagnes de misère, anglophones et francophones, sont pour la plupart des autochtones et des prostituées, dont Mary, une ancienne connaissance (cf. tome 1). Donatienne surmontera à sa façon la déception personnelle qui l'attend à sa libération : elle se vengera. Au moment de la guerre, elle s'engagera bravement dans le sauvetage de jeunes hommes qui refusent la conscription de 1942 – à l'instar du maire de Montréal, Camilien Houde – et aussi de jeunes Allemands. De son côté, Émilia se retrouvera mal mariée à un disciple d'Adrien Arcand, le fasciste notoire du Québec (ceux qui ont suivi *Cormoran*, le téléroman de Gauvreau, se souviendront de l'épisode des Chemises bleues, des pro-nazis antisémites). Mais le talent d'Émilia lui permettra, en dépit des difficultés, d'améliorer son sort et, à la dernière page, de prendre le volant de son Olsmobile de l'année! Beaucoup de personnages défilent à vive allure dans une page très riche de notre Histoire. Le récit est heureusement parsemé de références aux actualités judiciaires ou politiques, à la vie culturelle et, bien sûr, à la mode.

Les robes raccourcissaient dans les magazines de mode, les shorts devenaient très populaires chez la femme sexy [...] et les accroche-cœurs invitaient les hommes à renforcer leurs avances.
(p. 44 et 45)

L'auteure a déniché une liste d'interdictions vestimentaires justifiées par l'effort de guerre (hilarant!) :

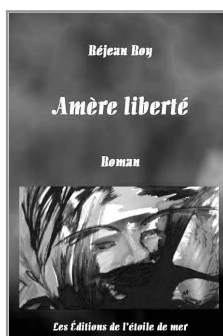
Sont supprimés : [...] j) les manches bouffantes et autres aux proportions exagérées quant à l'utilité ; [...] i) il sera également défendu d'insérer plus d'une fermure Éclair dans aucun vêtement.
(p. 165 et 166)

RÉJEAN ROY

Amère liberté

Éditions de l'étoile de mer

2009, 170 p. / roman



DS

Réjean Roy est originaire du Nouveau-Brunswick. Depuis 1988, il a publié neuf ouvrages – roman, poésie, portrait d'artiste, littérature jeunesse, album à colorier –, et autant de livres audio. Il a aussi participé à quelques collectifs, dont le plus récent, *Sortir de l'ombre*, a paru en 2009, presque en même temps qu'*Amère liberté*, un roman illustré d'une belle aquarelle de Betty Ann Rousselle.

Inspirée d'un fait vécu, l'histoire est racontée sous la forme d'un journal intime, celui d'une adolescente récemment admise à l'Université de Moncton. Épileptique, Sophie refuse de continuer à vivre dans son village natal où chacun connaît sa condition, et encore moins auprès de sa mère surprotectrice qui non seulement met en doute les capacités intellectuelles de sa fille, mais va jusqu'à la culpabiliser du fait que la jeune cousine Alice souffre du même mal. La rebelle Sophie s'accroche à ses rêves : conduire une auto, devenir enseignante et fonder une famille. Mais dans le milieu social où évoluent les personnages, les préjugés envers ceux et celles qui souffrent d'épilepsie ne sont rien de moins que ravageurs. On a du mal à croire que l'action se déroule en 1985. Un exemple parmi d'autres : lorsqu'elle fait une crise en classe, la petite Alice est mise au coin, à genoux ; du coup, l'enfant se convainc d'être punie par le Petit Jésus. Pendant ce temps, à la cité universitaire, Sophie, dans une tentative pathétique pour cacher sa maladie, ne prend ses médicaments qu'en l'absence de sa compagne de chambre, donc irrégulièrement. Ses relations avec ses camarades en sont affectées. Son amies, Johanne et Danielle, la défendent de leur mieux lorsque fusent moqueries et insultes. Hélas, cette amitié est bientôt contrariée quand Sophie s'éprend d'un garçon, Pierre. La jeune malade s'isole, pensant protéger ainsi ses amours.

Je suis donc restée à ma chambre pour étudier et regarder la télévision. Ce n'est pas que j'en veuille à Johanne et à Danielle, c'est que je voulais qu'elles comprennent que je suis enfin heureuse et que je ne désire nullement qu'elles viennent brouiller les cartes. Depuis que

je suis à Moncton, j'ai eu mon lot de problèmes. Vraiment, est-ce trop demander d'avoir quelques moments de répit ?
(p. 133)

Mais la rumeur fait son œuvre et Pierre apprend par un tiers le problème de sa bien-aimée. Il lui déclare que cela ne change rien à ses sentiments, mais Sophie ne le croit pas. Elle cesse d'écrire son journal. Ses derniers mots dévoilent qu'elle a décidé de vivre désormais « sans l'aide de médicaments ou de médecin » (p. 143). Quelques jours plus tard, c'est l'accident fatal : on la retrouve sans vie.

L'auteur, qui a connu Nancy (alias Sophie), a parsemé son roman d'informations sur l'épilepsie, ce qui en fait un ouvrage à saveur pédagogique dont la trame romanesque devrait toucher particulièrement la clientèle adolescente.



RÉJEAN ROY
JANICK BELLEAU

Réjean Roy (dir.)
Sortir de l'ombre
éditions L'arc-en-ciel littéraire
2009, 148 p. / nouvelles et récits

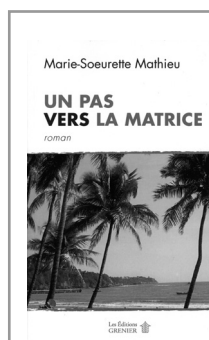
DS

Sortir de l'ombre est le premier collectif d'un regroupement d'écrivains GLBT (gais et lesbiennes), membre de L'arc-en-ciel littéraire, une maison d'édition à but non lucratif. Président-fondateur, Réjean Roy y signe l'introduction, un récit et deux nouvelles érotiques, tandis que Janick Belleau propose une nouvelle intitulée « Visite inattendue », dans laquelle un couple de lesbiennes et leurs chats doivent défendre leur territoire envahi par les animaux de compagnie du voisin. Un sujet original.

... les couleuvres du logis inférieur ont envahi notre balcon en s'enroulant autour des garde-fous. Les chats grondent, terrorisés. Mon amoureuse refuse de quitter sa chaise : elle croit qu'immobilité rime avec planche de salut. Je cours chercher le balai [...] Monsieur Shas prend la poudre d'escampette. Soraya sort ses griffes ; moi, mon courage. Nous attaquons...
(p. 56)

MARIE-SŒURETTE MATHIEU

Un pas vers la matrice
éditions Grenier (compte d'auteur)
2009, 172 p. / roman



DS

Marie-Sœurette Mathieu a grandi à Port-au-Prince. Rien d'étonnant alors que son imaginaire la ramène dans son pays d'origine, sur les traces de la mère biologique d'une jeune Haïtienne, orpheline de ses parents adoptifs, des Québécois d'Ayer's Cliff, un village des Cantons-de-l'Est que l'auteure dit affectionner.

Sociologue de formation, toute remplie des souvenirs d'un récent voyage dans l'île qui l'a vue naître, la romancière ponctue la quête d'identité de son héroïne d'anecdotes, de faits divers et de pratiques sociales ou économiques qui créent de l'ambiance.

Dans une petite rue, des blocs de ciment sèchent au soleil, côtoyant un étalage de mangues, de patates sucrées et d'avocats, qui lui-même jouxte un petit commerce en plein air de poudre pour bébés, de pains de savon et de vernis à ongles. Une voisine cuisine un gâteau à l'orange servi à de la visite importante, avec du « cola champagne », pendant que des yeux curieux occupent toutes les fenêtres de la maison. Des vêtements usagés, donnés par des organismes de charité internationaux, sont détournés au profit de commerçants locaux. Une poule sacrifiée à la pratique vaudou d'une « mambo », emporte une femme au pays sans chapeau (expression qui désigne l'au-delà, et dont, d'ailleurs, Dany Laferrière a fait le titre de l'un de ses romans). Marie-Sœurette Mathieu enrichit nos connaissances sur la toponymie du pays – la ville de Jacmel, fondée en 1698, doit son nom au flibustier Jacques Melo – sur l'origine des prénoms typiques – si Célhomme précise fièrement le sexe du prénommé, Asséfille tente de mettre fin à une série de naissances féminines – et sur la musique haïtienne – on doit à Nemours Jean-Baptiste la popularité du rythme dit « Compas direct ». On savoure ici et là la poésie du créole entrecoupé de français : « Vous êtes “woch nan dlo”, vous ne savez pas la “doulè” de “woch nan soley”. » (« Vous êtes la pierre dans l'eau, vous ne connaissez pas la douleur de celle qui est au soleil. ») (p. 70-71)

Bref, *Un pas vers la matrice* a un accent typiquement haïtien.



FRANÇOIS TARDIF

Klara et Lucas
 t. 1 « Face à face avec l'au-delà ! »
 t. 2 « Sous les griffes des fantômes »
 Parfum d'encre junior
 2009, 227 p. (t. 1),
 233 p. (t. 2) /
 romans pour la jeunesse

Les Presses Benjamin ont créé une nouvelle collection jeunesse, Parfum d'encre junior, où François Tardif est l'un des premiers à publier, avec la série romanesque Klara et Lucas.

Les deux premiers tomes déjà parus vont certes plaire aux adolescents friands d'histoires énigmatiques, voire occultes. Les personnages principaux sont deux amies, Klara et Tungala, et Lucas, un voisin aussi beau qu'étrange, qui communique avec l'au-delà, à la recherche de personnes décédées. L'amour naîtra entre Klara et Lucas. L'intervention d'André McClemens, l'énigmatique père de Klara, le protagoniste adulte de l'histoire, viendra relancer les péripéties sur de nouvelles pistes.

L'auteur a donné à son héroïne une complice africaine. Une bonne idée à une époque où l'ouverture d'esprit des jeunes est une qualité déjà largement acquise. Par le truchement du roman, les jeunes lecteurs et lectrices sont initiés aux rites et aux coutumes d'une culture avec laquelle, vraisemblablement, peu d'entre eux ont eu l'occasion de fraterniser. Mais l'œuvre ne se veut pas ethnologique, et la famille de Tungala Adébayer, immigrée au Québec, n'échappe pas à l'atmosphère surnaturelle de l'aventure.

Tungala prend deux chaises et les place près de sa grand-mère [...] Elle est étendue sur le dos à même le plancher de bois et ses yeux fixent le plafond [...]

– Qu'est-ce qu'elle fait ? dis-je très très bas [...]

– Elle dort ! me répond Tungala.

– Les yeux ouverts !

– Chut ! Pas si fort ! Sinon, elle va se transformer en lionne, paraît-il ! Oui, elle dort les yeux ouverts. Ma mère dit que ça lui permet de mieux voir quand son esprit voyage.

– Son esprit voyage où ?

– Partout, elle peut même rencontrer son mari, parfois !

– Quoi, elle peut voyager comme ça les yeux ouverts jusqu'en Afrique ?

(t. 1, p. 79)

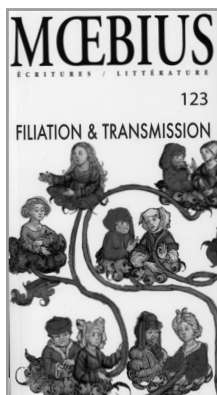
NANCY R. LANGE

« F comme... »

revue *Mœbius* 123

2009, p. 145 à 149 et s. / récit

Nancy R. Lange publie dans le numéro 123 de la revue *Mœbius*, dont le thème est « Filiation et transmission », un récit touchant habilement intitulé « F comme... ». L'écriture est hybride, tantôt poétique, tantôt descriptive. Peut-être pour mieux montrer les deux faces du grand-père abuseur et charmeur : « l'Ogre au rire contagieux, l'Ogre au corps carnage » (p. 145). Seul homme de la vie d'une grand-mère « F comme forteresse » (p. 147), dont la fille « F comme flouée » enfantera – « F comme filiation » – une fille « F comme fière ».



DS

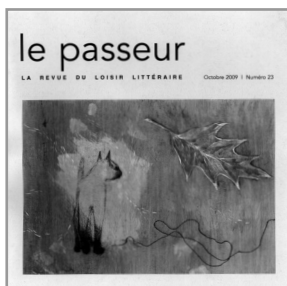
*Je suis la fille de ce qui me bafoue, mais je suis aussi
la fille de celles qui m'ont construite.* (p. 149)

DIANE MAINVILLE
ROLAND PROVENCHER
DIANE ROBERT

revue *Le passeur*

octobre 2009, numéro 23

Trois membres de la SLL ont fait paraître des textes dans le numéro d'octobre de la revue de la Fédération québécoise du loisir littéraire, *Le passeur*.



DS

En deux brefs poèmes, Diane Mainville réussit à évoquer un « matin opaque » où le « regard posé sur l'instant ne demande qu'à habiter le jour », puis une traversée au cours de laquelle « un autre moi se lève timidement ».

Diane Robert explore pour sa part le Slam, un genre poétique rythmé par la répétition du premier vers de chacune des neuf strophes, « Foules humaines », pour terminer par ce cri du cœur : « Ma colère est de larmes, mon angoisse de sanglots, ma frayeur de silence ».

Dans un récit troublant écrit à la première personne du féminin, Roland Provencher explore les « ouragans de pensées » d'une handicapée « oie à cheveux, velue, sans membres, qu'on gave ». Une « langue [...] enfermée dans un bocal », un corps prisonnier du « coffret de l'oubli ». Des images fortes, insoutenables.



FRANCINE ALLARD

J'ai tué Freud et il m'en veut encore
éditions Marcel Broquet
2009, 258 p. / roman

DS

Paru au printemps 2009 dans la collection « La mandragore » des éditions Marcel Broquet, *J'ai tué Freud et il m'en veut encore* est un roman qui traite d'un thème peu exploité en littérature : le viol de la confidentialité. L'auteure tisse son

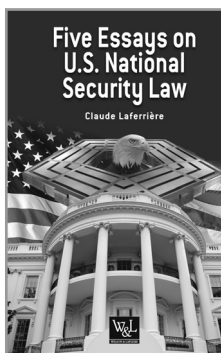
histoire au moyen de deux types de chapitres : le verbatim des séances de thérapie d'une personnalité (fictive) connue ; un récit à la troisième personne dont le personnage principal participe à un atelier littéraire. Astuce réussie, mixage habile : confidences et aventures rocambolesques flirtent de surcroît avec le roman policier.

Dans cette histoire aux multiples ramifications, pas de cliché, rien de banal. La lecture nous entraîne - sans que cela soit explicitement décrit - dans les méandres de la psychologie humaine. On va de surprise en surprise. On se dit « ce n'est pas possible d'être aussi bête » (en pensant au Collège des médecins, à Jasmine, à son mari, à Victoria), mais après un moment de stupeur, on constate que oui, non seulement c'est possible, c'est comme ça dans la vie, la plupart des gens ont ce petit quelque chose d'irrationnel.

Fine observatrice de l'Humain, expérimentée, la romancière esquisse ses personnages dans l'action, laissant au lecteur le soin de deviner qui ils sont vraiment. Elle n'endosse pas le rôle d'une moralisatrice, c'est là la force de son écriture. D'ailleurs le titre, qui fait référence à la psychanalyse, invite le lecteur à dépasser le premier niveau de lecture. L'impression demeure longtemps après et on ne regarde plus les gens autour de soi de la même manière. En bref, Madame Allard a pondé là un roman plus complexe qu'il n'y paraît, avec des personnages truffés de défauts qui ont de tels accents de vérité, qu'on se prend à imaginer les retrouver bientôt au cinéma.

CLAUDE LAFERRIÈRE

*Five Essays on U.S.
National Security Law*
éditions Wilson & Lafleur /
2009, 136 p. / essai politique



FT

Premier Québécois à avoir obtenu un certificat en *National Security Law* à la Georgetown University Law Center de Washington, D.C., et fort de ses études de droit à l'Université de Montréal, Claude Laferrière a également un *Master in international Legal Studies*.

Le titre de son livre paru chez Wilson & Lafleur, un éditeur spécialisé dans le juridique, en révèle le contenu : *Essays on U.S. National Security Law*. Il s'agit en effet de cinq essais qui traitent d'autant d'aspects fondamentaux de la vie politique et sociale des États-Unis, aujourd'hui. Des sujets hautement explosifs, principalement examinés sous l'angle de la sécurité nationale américaine : 1. les relations délicates entre le Président et le Congrès américain ; 2. les aspects politiques entourant le désir de non-prolifération de l'énergie nucléaire à des fins militaires ; 3. les services secrets de renseignement dans la foulée des événements entourant la tragédie du 11 septembre 2001 ; 4. le choc entre le protectionnisme et la libéralisation des marchés ; 5. la prévention, malgré les risques encourus, du blanchiment d'argent.

Il faut dire que M^e Laferrière a œuvré dans le monde militaire et a suivi de près les activités politiques des décideurs de la Maison-Blanche au fil des dernières années. *Essays on U.S. National Security Law* propose d'intéressantes pistes de solutions en réponse aux multiples questions des observateurs : Quels sont les pouvoirs réels du président des États-Unis ? Quelles mesures économiques pourraient être assez efficaces pour prévenir le terrorisme nucléaire ? Quels seraient les effets fragilisants sur la sécurité nationale américaine si, par exemple, l'accord de l'ALENA (North American Free Trade Accord) était abrogé ou à tout le moins, modifié maladroitement par le Président des États-Unis ? Etc. Quoique très spécialisé, cet ouvrage ne rebutera pas les quasi-profanes de la politique étatsunienne moderne, au contraire. Au terme de la lecture, nous voulons en savoir plus sur les défis colossaux auxquels doit faire face le Président des États-Unis d'Amérique, Barack Obama ! En somme, un livre conseillé à qui veut s'ouvrir au monde complexe de la politique des États-Unis et de ses enjeux internationaux. Ajoutons que, riches et pertinents, puissants et bourrés d'assertions percutantes, ces essais semblent annoncer une série de conférences.



DANIELLE FORGET

Passions bavardes
éditions Marcel Broquet
2008, 241 p. / essai

DS

La poète, romancière et essayiste Danielle Forget plonge, avec *Passions bavardes*, dans ce qu'elle nomme la « *part surdéterminée du pathos* ». La lecture de la quatrième de couverture nous enlève toute résistance s'il en était une : il nous faut au plus vite ouvrir le livre en quête de la « passion » délestée de son sens passe-partout d'« engouement ». L'avant-propos nous emporte avec fougue aux portes de la jalousie, de la tragédie, du mélodrame, de la rivalité, des impulsions, de la séduction... L'auteure maîtrise remarquablement la langue de son sujet !

Le premier chapitre met la table avec la passion selon les grands philosophes : Platon, Descartes, Spinoza, Kant, Rousseau, Hegel... On en retient qu'« émouvoir autrui est [...] difficile à provoquer, à maîtriser [...] le pathos est essentiel à la persuasion » (p. 36).

On entre ensuite dans le menu principal : la réhabilitation de la passion, comme instrument de rapport de force ancré dans l'émotionnel de tout discours social. L'auteure l'exprime explicitement, « la force est manifeste lorsqu'on parle des passions » et « le feu est souvent cet élément qui [l']incarne » (p. 41). Ne dit-on pas « brûler des feux de la passion », « brûler d'envie, d'impatience », « être sur des charbons ardents » ? Il faut parfois combattre son instinct pour sauvegarder sa vertu. Le terrain est prêt pour le sublime. Mais cette pensée déclenche une autre avalanche de mots chargés d'émotions : joie, haine, colère, fierté, orgueil, vanité... Où est la raison ? La conscience ? Ironisons, à la manière de Racine : « Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux ? » (p. 87) Philosophons avec Hegel : « Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion. » (p. 100) Évoquons de grands passionnés contemporains : Martin Luther King, Ann Nixon Cooper, Barak Obama (p. 107 et 108). Au sujet du discours de la victoire de ce dernier, le soir du 4 novembre 2008, Danielle Forget écrit : « Tout contribue à émouvoir : la condition ethnique et raciale, l'âge, les moments historiques marquants, l'écart entre les mentalités au cours de l'évolution, l'étape actuelle qui s'ouvre, laisse-t-il entendre, sur une ère nouvelle en prolongeant les acquis. » (p. 108) C'est « plus qu'une liste d'ingrédients », ajoute l'essayiste, c'est le tissage d'une « trame interactive entre l'orateur et son auditoire » (p. 108). Et le lecteur de ne plus reprendre son souffle jusqu'à la toute dernière page.